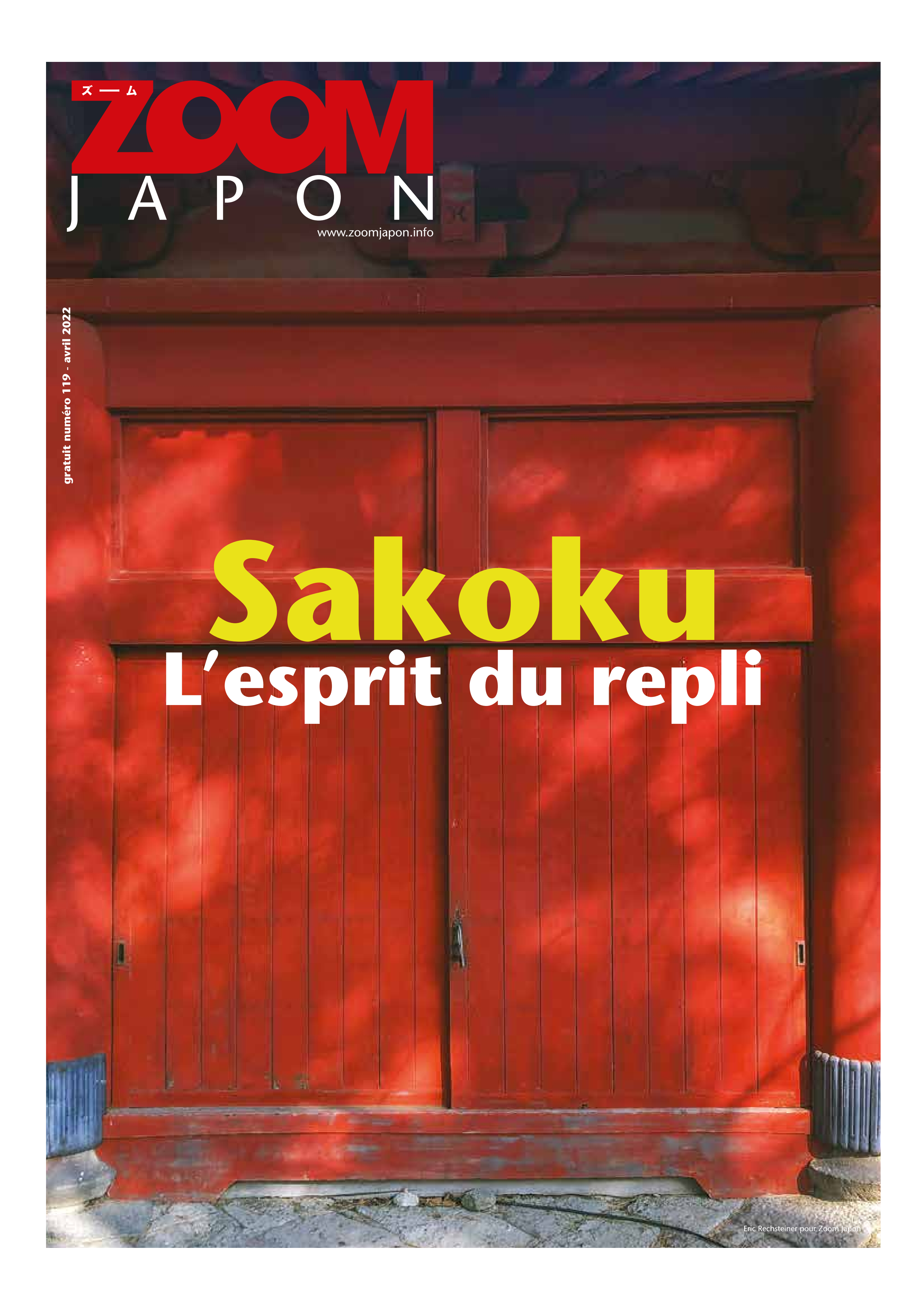


ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 119 - avril 2022
Sakoku
L'esprit du repli
Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO **Ouverture?**

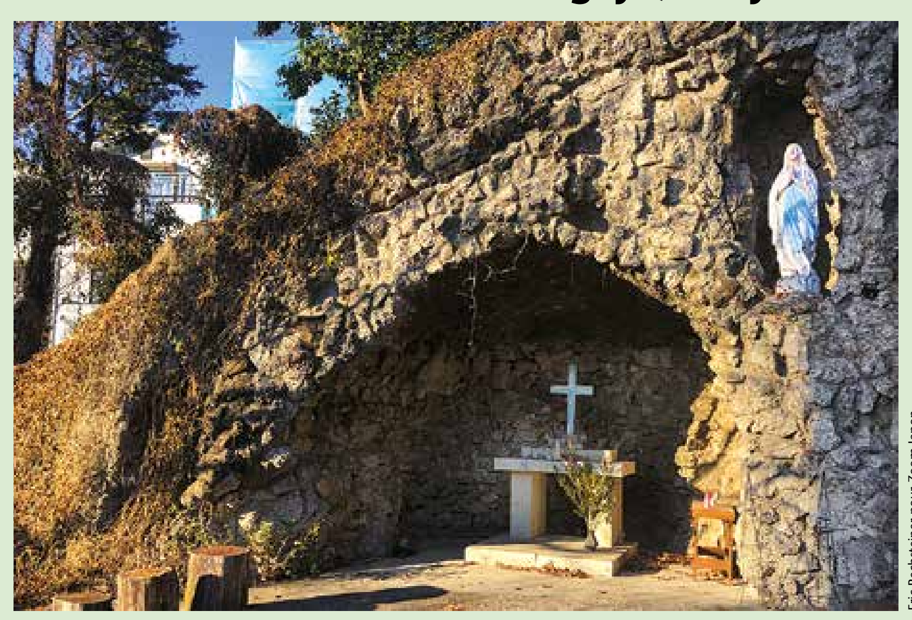


Cela fait plus de deux ans que nous en rêvions. Le Japon a enfin décidé de rouvrir ses frontières après avoir choisi de se replier presque totalement sur lui-même en raison de l'épidémie de la Covid-19. S'il n'est pas le seul pays à avoir décidé de limiter le nombre d'entrées sur son territoire, il a tout de même adopté une politique extrêmement stricte qui a mis dans l'embarras de nombreuses personnes. Mais les autorités ont choisi d'imposer ses mesures sous la pression d'une opinion publique acquise à l'esprit de fermeture du pays *(sakoku)*, telle qu'elle fut mise en place entre les XVIIe et XIXe siècles. Dans ce numéro, nous avons voulu explorer cette caractéristique japonaise puisque la popularité du gouvernement n'a jamais été aussi élevée qu'au moment où il a décidé de fermer davantage les portes du pays.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Arrondissement de Setagaya, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

L'édit de fermeture du pays *(Sakoku rei)* de 1635 promulgué par Tokugawa Iemitsu fut l'un des nombreux textes destinés à éliminer l'influence catholique et à renforcer le pouvoir du gouvernement. A l'époque, il craignait en effet que les missionnaires présents sur le territoire finissent par saper son autorité à travers la conversion de la population au catholicisme. Cet édit marqua un tournant dans l'histoire du pays et il fallut attendre la fin du XIXe siècle pour que la pratique de toutes les religions redevienne libre. C'est en 1946 que l'église de Setagaya fut fondée.

7,3 **Telle est la magnitude sur l'échelle ouverte de Richter du séisme enregistrée le 16 mars dans les préfectures de Fukushima et Miyagi, dans le nord-est du pays. Ce tremblement de terre, le plus puissant depuis celui du 11 mars 2011, a été classé « 6 puissant » sur l'échelle d'intensité établie par le Japon. Il a donné lieu à une alerte au tsunami avec des vagues pouvant atteindre un mètre selon les endroits.**

ECONOMIE Le prix des sushi à la hausse

Conséquence de la crise ukrainienne, une augmentation notable du prix des sushi dans les restaurants. En raison des sanctions prises contre la Russie, les importations de poissons russes ont été stoppées, alors que le Japon en achetait en grandes quantités. Par ailleurs, les importations depuis la Norvège ont baissé après l'interdiction du survol de la Russie et la décision de modifier les routes maritimes vers le Japon.

DIPLOMATIE Taïwan aime le Japon

Le Japon est le pays pour lequel les Taïwanais expriment le plus d'attachement. Selon une enquête menée pour le compte de la représentation nippone sur l'île, 60 % des personnes interrogées placent l'Archipel à la première place de leur pays préféré très loin devant la Chine (5 %) et les Etats-Unis (4 %). 77 % de ces mêmes personnes affirment avoir une affinité avec le Japon, soit 7 points de plus qu'en 2018.



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

SUIS MOI JE TE FUIS

UN FILM DE
KÔJI FUKADA

SORTIE LE 11 MAI 2022

CREATION : JEFF MAUNOURY



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Alors que le Japon a accueilli près de 32 millions de visiteurs étrangers en 2019, on en a compté seulement 250 000 en 2021 !

Sakoku ou l'esprit du repli

Le gouvernement japonais a enfin décidé de rouvrir les frontières du pays, mais pour combien de temps ?

En raison de la situation critique en Ukraine, depuis l'invasion de ce pays par la Russie, le 24 février la Poste japonaise a purement et simplement décidé de suspendre tout envoi par voie aérienne vers l'Europe. Cette décision, qui sera peut-être levée au moment où ce numéro de *Zoom Japon* sortira, est une nouvelle illustration de ce penchant du Japon à se couper des autres comme il le fit pendant un peu plus de deux siècles à partir du début du XVIIe.

A l'époque, il s'agissait de préserver le pays des influences néfastes des religieux espagnols et portugais susceptibles de remettre en cause le pouvoir shogunal, voire l'unité du pays durement acquise. Cette période de fermeture du pays *(sakoku),* même si celle-ci a été relative (voir pp. 7-8), a durablement imprégné la mentalité des Japonais qui semblent apprécier l'idée de se replier sur eux-mêmes afin de ne pas être contaminés par les autres.

En dépit d'une phase historique récente, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, au cours de laquelle le Japon a été tenté par un expansionnisme de mauvais aloi qui s'est achevé dans le sang, le pays a entretenu un certain goût de l'entre-soi. Même lorsqu'il s'est hissé sur le podium des grandes économies mondiales et s'est imposé comme une puissance exportatrice, il a cultivé l'idée que ce qui venait de l'extérieur ne pouvait pas convenir. Il faut se rappeler dans les années 1980 l'argument selon lequel certains équipements de ski venant de France ne pouvaient pas être vendus dans l'Archipel parce que la neige japonaise était différente de celle tombant en Europe. Au-delà de cette anecdote, expression d'une tendance protectionniste très en vogue à l'époque, il est impossible de ne pas voir poindre cette idée que le Japon ne peut exister qu'en s'appuyant sur ses propres forces.

Pourtant, ces dernières années, les autorités japonaises ont compris qu'il fallait miser sur l'extérieur pour lui redonner la dynamique perdue après l'éclatement de la bulle financière au début des années 1990. L'un des secteurs sur lequel elles ont parié est le tourisme. En l'espace d'une décennie, le nombre de visiteurs étrangers a été multiplié par 5, passant de 6,7 millions en 2009 à près de 32 millions en 2019. Cela a pu donner l'illusion que le pays était prêt à s'ouvrir et à remiser son esprit de fermeture malgré quelques signes, comme à Kyôto où certains riverains manifestaient (à juste titre) clairement leur lassitude face à la présence massive de touristes.

Las, la pandémie de la Covid-19 a réveillé l'esprit de *sakoku.* L'opinion publique en a d'ailleurs beaucoup voulu aux gouvernements ABE et SUGA qui voulaient à tout prix organiser les Jeux olympiques, mais a loué leur successeur KISHIDA Fumio lorsqu'il a décidé, à l'automne, de boucler, comme jamais au cours des mois précédents, le pays lors de l'apparition du variant Omicron. Alors qu'il rouvre très progressivement les frontières, on sent bien que le *sakoku* n'a pas dit son dernier mot et qu'il continuera de se manifester d'une manière ou d'une autre.

ODAIRA NAMIHEI

TEST Bienvenue au Japon ! Vraiment ?

Le traitement des voyageurs pendant la crise sanitaire est révélateur de l'esprit de fermeture qui habite encore le pays.

Aéroport de Haneda, le 21 décembre 2021. Le vol 046 de la Japan Airlines vient de se poser sur le tarmac à l'heure prévue. Il est un peu plus de 14 h 30. A travers les hublots, la lumière d'un après-midi hivernal ensoleillé éclaire doucement la cabine et ses rangées clairsemées. L'année touche à sa fin et l'avion aurait été bondé en temps normal ; ce jour-là, il est au trois-quarts vide. De fait, chacun a pu s'allonger à sa guise durant ce long trajet qui lie Paris à Tôkyô. Une aubaine en classe économique. Mais il s'agit bien évidemment d'un cadeau perfide, le résultat d'une décision prise par les autorités japonaises de réduire drastiquement le nombre d'entrées sur le territoire. 3 500 par jour depuis le 29 novembre. Ceux qui viennent hors de l'Archipel ne sont pas les bienvenus, qu'ils soient de nationalité japonaise ou non. Le confort relatif à bord n'était en fait que le prélude à un parcours qui va vite s'apparenter à une descente aux enfers. Ou, si l'expression paraît excessive à un moment où l'Ukraine vit des heures tragiques, à une plongée dans un univers kafkaïen savamment orchestré, comme pour punir le malotru qui ose vouloir pénétrer un espace "pur" libre de tout virus.

"Pur", le Japon l'était effectivement en cette période qui précède Noël. Selon les statistiques établies par la NHK, le groupe audiovisuel national japonais, le nombre de cas de contamination au SARS-Cov-2 à la date du 21 décembre était de 246 au niveau national, 37 à Tôkyô. Quant au variant Omicron, le ministère de la Santé en dénombrait, toujours à la même date, 3 cas sur le territoire, aucun dans la capitale ni aux postes frontières. C'est dans ce contexte proche du "zéro covid" que je m'apprêtais, avec une trentaine de passagers, à descendre de l'avion, non sans avoir vérifié à plusieurs reprises que j'avais à portée de main les documents demandés par les autorités sanitaires japonaises.

J'aimerais pouvoir ne pas entrer dans le détail des tracasseries administratives qui ont suivi. Mais c'est bien de leur enchaînement tout à la fois méthodique et chaotique – l'ensemble est appelé officiellement *mizugiwa taisaku* (littéralement "mesures au bord de l'eau", expression qui sied à un pays sans frontière terrestre) – que naît le sentiment d'être englué dans un processus parfaitement absurde. Les mesures ne sont rien d'autre pour le voyageur qu'un message lui signifiant combien le Japon regrette sa présence. Du côté du gouvernement, on a néanmoins très vite saisi les bénéfices que les dirigeants pouvaient en tirer en termes de popularité ; l'art de filtrer les éléments indésirables au plus tôt a été érigé en vitrine de la politique sanitaire. La rigueur des dispositions prises à la frontière – autrement dit, le degré de fermeture du pays – a été et demeure jusqu'à maintenant l'étalon grâce auquel l'opinion publique juge de l'efficacité de l'action anti-covid menée par l'exécutif.

Les dispositifs mis en place depuis mars 2020 ont bien entendu évolué en fonction de la gravité de la situation sanitaire. Pour ceux qui viennent de France, ils n'ont jamais été aussi sévères que durant les deux mois de décembre 2021 et janvier 2022. Dans les grandes lignes, le voyageur se voyait infliger une mise en quarantaine de quatorze jours jusqu'au 28 janvier (sept jours à partir du 29 janvier au 28 février) dont trois dans un hôtel désigné par les autorités sanitaires (six à partir du 24 décembre jusqu'à fin février). Pour ma part, j'ai eu droit à trois nuits d'hôtel (les 21, 22 et 23 décembre) suivis d'un confinement chez moi à Tôkyô qui a duré jusqu'au 4 janvier.

Quelques mots donc pour décrire le genre de désagréments réservés à celui qui entendait fouler le sol japonais cet hiver.

Première étape : présenter à Roissy l'attestation d'un test PCR ou antigénique négatif effectué moins de 72 heures avant le départ, au format imposé par le gouvernement.

Deuxième étape : télécharger avant l'embarquement les applications requises, au nombre de trois, et remplir un document dans lequel on déclare sur l'honneur avoir pris connaissance des conditions de la quarantaine et des éventuelles sanctions.

Troisième étape : tel un détenu qui rejoint sa cellule de prison, s'engager, muni d'un numéro et d'une étiquette rose au poignet, dans le parcours balisé et hautement surveillé qui mène des dédales de l'aéroport jusqu'à l'hôtel dont on nous taira le nom jusqu'à ce qu'on arrive à destination. Une impression ne me lâchera pas tout le long du trajet vers l'établissement assigné : celle de me retrouver dans le car du film *Battle Royale* (2000) de FUKASAKU Kinji avec, au bout du voyage, un accueil musclé préparé avec soin par M. KITANO (interprété par KITANO Takeshi).

Quatrième étape : l'hôtel. Le car s'est dirigé vers l'ouest de l'aéroport, en s'éloignant du centre de la capitale. Un ouf de soulagement, car ce que nous craignions tous, c'est de nous retrouver dans un dortoir de l'Ecole de police, sans chauffage, sans toilettes ni salle de bains dans les chambres. Nous étions finalement amenés à l'hôtel Apa de Yokohama, enseigne connue pour l'exiguïté de ses chambres (et les propos nationalistes tenus par sa dirigeante). Commençaient alors, aux frais de l'Etat, trois jours et trois nuits enfermé dans un espace de 12 m², avec interdiction formelle de le quitter. Trois fois par jour, un *bentô* froid était distribué devant la porte, que nous devions ouvrir muni de nos masques. Via



C'est à Narita que le parcours du combattant a commencé pour le nouvel arrivant.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

l'application de l'hôtel, il nous a fallu rendre compte chaque matin de notre condition physique (un thermomètre nous avait été distribué au préalable). En se rendant sur le site du ministère de la Santé, il nous a été aussi demandé de répondre chaque jour pendant deux semaines à un questionnaire, portant également sur d'éventuels symptômes du Covid 19. Il faut surtout noter que par l'intermédiaire d'une application nommée MySOS, commençait ce que beaucoup considèrent comme un véritable harcèlement : la surveillance du contaminé putatif. Il allait durer pendant quatorze jours comprenant deux volets. Un appel vidéo nous demandant de montrer notre visage et le lieu où nous nous trouvons ; un message nous enjoignant de réagir sur le champ à la question *ima doko* ("Où êtes-vous ?") en appuyant sur le bouton idoine. En quatorze jours, j'ai reçu 18 appels vidéo et 28 messages *ima doko* émis de façon aléatoire entre 8 h et 21 h.

Cinquième étape : le confinement. Au terme des trois nuits, l'hôtel nous libère dès lors que le test PCR effectué le troisième jour s'avère négatif. Le 24 décembre, un car nous a ramenés à l'aéroport, d'où il m'a fallu utiliser un VTC, réservé à l'avance, pour rentrer chez moi, le recours aux transports publics (y compris le taxi) étant interdit pendant la quarantaine. Les choses se sont compliquées le dimanche 26 décembre : je reçois un coup de fil du Centre de santé publique (*hokenjo*) local, qui gère dans les faits la crise sanitaire sur le terrain, m'indiquant qu'un des passagers du vol 046 de la JAL avait été testé positif au variant Omicron. Désigné cas contact, il m'a fallu accepter de faire deux tests PCR supplémentaires, d'être appelé régulièrement par les services du ministère de la Santé et d'effectuer un second compte rendu quotidien sur ma condition physique via une plate-forme des Centres de santé publique intitulée HER-SYS.

Au final, M. Kitano ne s'est pas présenté. A première vue, *Battle Royale* reste une pure fiction. Personne n'est convié à s'engager dans une tuerie mutuelle sur une île inhabitée. Mais en est-on vraiment certain ? Une chose est sûre : les "mesures au bord de l'eau" contiennent une violence qui ne dit pas son nom. La personne en provenance de l'étranger se trouve sacrifiée symboliquement à l'autel de la sécurité sanitaire nationale. Telle était la conclusion logique des ressortissants japonais séjournant hors de l'Archipel (*kaigaizairyûhôjin,* selon la nomenclature administrative), à qui, le 29 novembre dernier, l'exécutif avait retiré la possibilité de réserver un vol pour rentrer chez eux avant de se rétracter sous les protestations. Sans doute ne sont-ils que des citoyens de seconde zone (ils n'ont obtenu le droit de vote qu'en 2004). Ajoutons tout de suite que ce sentiment d'injustice était assorti d'une sorte d'hébétude provoquée par une situation inhérente au Japon depuis 1945. Il s'est avéré en effet que la progression du variant Omicron dans l'Archipel n'était en rien reliée aux failles du contrôle à la frontière, mais à la présence des bases américaines qui laissaient entrer sans test leurs soldats en provenance des Etats-Unis. Autrement dit, les personnes venant de l'étranger endossaient la figure de l'impur pour rien. Le bannissement n'en était pas moins réel. Allant de pair avec la politique de fermeture du pays – le *sakoku* –, il s'insère dans un processus plus vaste qui donne à voir la présence obstinée d'une société qui ignore tout du *Cool Japan,* pour reprendre le slogan lancé en son temps par Abe Shinzô, l'ancien Premier ministre. Le repli sur soi, la fermeture et ses multiples conséquences n'ont en effet rien de cool. Ils participent d'un jeu social consistant à exclure l'autre indésirable, symboliquement ou physiquement. Jeu qui peut être aussi dévastateur que celui qui se déploie dans *Battle Royale*.

Ce que révèle la crise de la Covid-19 depuis plus de deux ans est le point suivant : tous ceux qui se trouvent en dehors de l'univers quotidien, momentanément (un collègue en voyage d'affaires, peu importe la destination) ou durablement (une sœur qui vit à New York avec son mari américain), seraient potentiellement porteurs de malédiction. A Tôkyô, n'a-t-on pas très vite stigmatisé comme lieux de propagation du virus les host-clubs du quartier de plaisir de Kabukichô, à Shinjuku où les Japonaises viennent profiter d'un moment littéralement entra-ordinaire après leur journée de labeur ? Que dire des *pachinko*, ces établissements dédiés au flipper vertical dans lesquels les clients certes s'entassent, qui ont été acculés à la fermeture suite à la pression des habitants ? Des patrouilles se sont constituées au niveau des quartiers afin de surveiller les individus, à l'image des *tonarigumi* de triste mémoire de la période militariste. Dès que l'on élargit un peu le spectre, on s'aperçoit également qu'il y a une opposition forte entre la province et les grandes métropoles. Les Tokyoïtes eux-mêmes, parce qu'ils sont précisément de Tôkyô, ont fait ainsi l'objet de rejet. La chasse aux véhicules en provenance de la capitale a été observée lors des premiers mois de la pandémie, les internautes arborant fièrement leurs prises – les plaques d'immatriculation – sur les réseaux sociaux.

Le *sakoku* s'observe ainsi sur plusieurs niveaux. A l'intérieur du territoire national, ce sont les Japonais ordinaires qui se barricadent, chez eux, dans leur bureau, dans leur département, dans leur région, tentant de tenir à distance l'élément qui viendrait de l'extérieur ébranler leur quiétude et, ce, avec la bénédiction du gouvernement. En effet, ce dernier ne dispose pas, pour des raisons constitutionnelles, des moyens juridiques nécessaires lui permettant d'imposer des sanctions pénales à ceux qui n'observent pas ses recommandations (*o-negai*, selon le terme consacré). Vous avez oublié de porter le masque dans le métro, de prendre avec vous l'attestation de déplacement (qui, au demeurant n'a jamais existé au Japon) ? Vous n'êtes pas rentré chez vous à l'heure du confinement (que les Japonais n'ont jamais connu) ? Qu'à cela ne tienne, personne ne vous infligera d'amende. Les sanctions ne peuvent être autres que symboliques. L'Etat délègue le contrôle du respect des recommandations au regard réprobateur que les individus s'échangent mutuellement. Sanction suprême, lorsque toutes les intimidations ne sont pas venues à bout du récalcitrant, celui-ci se voit publier son nom. Afin de contrôler la population, les pouvoirs publics misent donc sur la mise au ban qui s'organise pour ainsi dire "naturellement" au niveau de la société – ou plus précisément du *seken*, devrais-je dire, cet œil social, cet écheveau social multi-forme constitué de relations humaines réelles ou latentes d'où émane l'opinion publique japonaise, celle qui fait et défait les Premiers ministres.

A l'interface entre le territoire national et l'extérieur, à la frontière, se met en place une autre forme d'exclusion. Les contrôles que subissent les ressortissants japonais de l'étranger en ces temps de crise sanitaire sont bien évidemment les moins pénibles. Pour les autres, ceux qui ne détiennent pas la nationalité japonaise, les choses ont été simples. Ils ont été déclarés d'office *persona non grata.* Mais la tentation du *sakoku* ne se limite pas à la période particulière que nous vivons. La Covid-19 rend simplement palpable une tendance de fond. Depuis toujours, l'Etat n'accorde ainsi qu'au compte-gouttes l'asile aux réfugiés (47 en 2020). Il est amené à exercer une violence inouïe sur les demandeurs d'asile auxquels il dénie leur droit, les enfermant dans leur condition d'étrangers en situation irrégulière, aspect qui a été décrit dans *Ushiku* (2021), le bouleversant film de Thomas Ash (voir pp. 10-11) tourné clandestinement au sein d'un centre de détention des sans-papiers non loin de l'aéroport de Narita. Témoigne également de cette violence étatique le décès tragique de Wishma Sandamali, jeune Sri-Lankaise de 33 ans, survenu il y a tout juste un an, le 6 mars 2021, alors qu'elle était détenue dans le centre de Nagoya. Le refus obstiné de l'Agence de l'immigration de lui apporter des soins médicaux malgré ses demandes pressantes avait provoqué sa mort. La jeune femme, diplômée d'université et professeur d'anglais, s'était rendue au Japon en tant qu'étudiante. Mais pour son plus grand malheur, elle ignorait sans doute la règle d'or suivante : l'hospitalité japonaise, l'*omotenashi,* se déploie dans toute sa délicatesse, pour autant que l'étranger veuille bien consentir à rentrer promptement chez lui.

Yatabe Kazuhiko

RENCONTRE Fermeture sous influence

Pour l'écrivain Itô Gaichi, l'esprit de fermeture reste profondément incrusté, en particulier chez les plus âgés.

Bien avant que la pandémie de Covid-19 ne fasse des ravages dans nos vies, le Japon était devenu l'une des destinations touristiques les plus prisées au monde, attirant des millions de touristes chaque année. Cependant, il fut une époque, du début du XVIIe siècle jusqu'à 1853, où très peu d'étrangers étaient autorisés à entrer au Japon. Cette politique étrangère isolationniste est connue sous le nom de *sakoku* ou "pays fermé". *Zoom Japon* s'est entretenu avec Itô Gaichi, conférencier et écrivain, sur cette notion à travers l'histoire du Japon.


Pour Itô Gaichi, cette tendance au repli sur soi trouve ses racines dans le passé du pays.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le *sakoku* semble être un concept populaire au Japon.

Itô Gaichi : Il faut avoir à l'esprit que, par le passé, des politiques isolationnistes étaient appliquées même à l'intérieur du pays. Je veux dire que dans tout le Japon, chaque domaine féodal était isolé et que les déplacements sur de longues distances étaient très difficiles et réglementés par des lois strictes. Aujourd'hui, nous sommes presque revenus à cette même situation. La pandémie n'a pas seulement rendu les relations avec l'étranger presque impossibles, surtout depuis et vers le Japon. Même visiter d'autres préfectures est difficile. Bien sûr, il n'y a pas de véritables frontières ou barrières comme à l'époque d'Edo (1603-1868), mais les gens ont maintenant tellement peur du virus que les visiteurs d'autres préfectures ne sont plus les bienvenus. Je voyage souvent pour mon travail, et lorsque je suis allé récemment dans le Tôhoku (nord-est du Japon), j'ai reçu un accueil très froid. Bien qu'ils ne l'aient jamais dit ouvertement, leur attitude était du genre : "Pourquoi êtes-vous venu ici ?" C'était presque comme si le virus était arrivé. En un sens, à l'heure actuelle, une société sans frontières ne survit que grâce à Internet.

En général, l'isolement national ou l'autocratie ne sont pas vus d'un bon œil. Cependant, pendant la période Edo, le Japon a pu prospérer, du moins à certains égards. Pourquoi ?

I. G. : Tout d'abord, l'origine du mot *sakoku* se retrouve dans les écrits d'Engelbert Kaempfer, un médecin allemand qui voyagea au Japon au XVIIe siècle. Lorsque, en 1801, l'astronome Suzuki Tadao a traduit une partie de ses écrits, il a forgé le terme *"sakoku"*. Toutefois, à l'époque d'Edo, le Japon n'était pas aussi isolé que le mot le laisse entendre. En fait, le shogunat d'Edo gardait le contact avec le monde extérieur à travers quatre endroits différents :

– Nagasaki était sous le contrôle direct du shogunat et était également le plus important de ces lieux. On y faisait du commerce avec les Hollandais de la Compagnie des Indes orientales, (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019) bien qu'il n'y ait pas de relations diplomatiques officielles avec les Pays-Bas.

– Tsushima était le seul endroit où le clan féodal local était autorisé à commercer avec la Corée. Tsushima est l'île la plus proche de la péninsule coréenne et faisait du commerce avec la Corée depuis la période Muromachi (1336-1573). A cette époque, le shogun et le roi de Corée entretenaient une sorte d'échange diplomatique, et une délégation coréenne s'était même rendue à Edo.

– Le domaine de Satsuma (l'actuelle préfecture de Kagoshima) était le point de contact avec le royaume des Ryûkyû (l'actuelle préfecture d'Okinawa, voir *Zoom Japon* n°118, mars 2022). Le clan Shimazu a envahi les Ryûkyû en 1609 et a établi des relations commerciales avec le royaume et, indirectement, avec la Chine.

– Le domaine des Matsumae à Ezo (Hokkaidô, voir *Zoom Japon* n°78, mars 2018) a été autorisé par le shogunat à commercer avec la population locale, les Aïnous, avant que l'île ne soit annexée par le Japon au XVIIIe siècle.

En d'autres termes, tout en étant officiellement isolé, le Japon des Tokugawa avait en fait des échanges avec les Pays-Bas, la Chine, la Corée, les Ryûkyû et Ezo.

Pour en revenir à votre question, le Japon de la période Edo a réussi à prospérer parce que le shogun a imposé la *Pax Tokugawa*. Pendant plus de

250 ans, le Japon n'a été impliqué dans aucun conflit international. C'est comme si vous habitiez en centre-ville et que vous décidiez de ne pas sortir de votre copropriété pour éviter d'avoir à faire face à toute la folie qui se passe à l'extérieur *(rires)*. Dans le même temps, les autorités ont pu contrôler les quelques personnes qui ont réussi à entrer dans le pays et décider si leur présence avait une influence positive ou négative sur le Japon. C'est pourquoi, par exemple, le christianisme a été interdit.
Quant à l'effet du *sakoku* sur le pays, je pense que le plus important a été l'éclosion d'une culture vraiment unique et originale. Pensez à l'*ukiyo-e*. Lorsque ces œuvres ont été exposées à l'exposition universelle de Paris en 1867, elles ont fait sensation, un peu comme les impressionnistes. Personne n'avait vu quelque chose comme ça auparavant, et de nombreux artistes français et européens ont été influencés par l'art visuel japonais (voir *Zoom Japon* n°82, juillet 2018). Cela a pris beaucoup de Japonais par surprise, car ils ne pensaient pas que ces gravures avaient une telle valeur. Dans le même temps, le Japon fut en mesure de se tenir informé sur le monde extérieur grâce à la Compagnie des Indes orientales, même si, bien entendu, elles étaient monopolisées par le shogunat.
D'un autre côté, l'économie à la fin de la période Edo était en mauvais état. Le problème était en partie structurel et en partie dû aux conditions particulières de l'époque, comme les problèmes liés au climat. Au Japon, au XVIIIe siècle, les températures étaient généralement basses et plusieurs années de mauvais temps ont entraîné de mauvaises récoltes. C'était un gros problème pour le shogunat, car l'économie locale et le système fiscal étaient basés sur la culture du riz. Le commerce, quant à lui, ne contribuait qu'à 10 % du revenu national. En conséquence, beaucoup de gens étaient pauvres et vivaient dans des conditions misérables.

Le Japon de la période Edo était donc une sorte de Galapagos culturel.
I. G. : C'est exact. Au début de la période Meiji (1868-1912), le slogan *Wakon Yôsai* exprimait l'attitude du pays vis-à-vis du reste du monde. Il signifie littéralement *"chérir l'esprit ancien du Japon tout en utilisant les meilleures connaissances et technologies de l'Occident"*. Cela visait à ménager la chèvre et le chou. Aujourd'hui encore, vous pouvez constater à quel point les sous-cultures japonaises sont populaires à l'étranger, en Asie, en Europe et en Amérique. C'est grâce à cette originalité que tant de touristes visitent le Japon. Si le manga connaît un tel succès, c'est précisément parce qu'il est très différent des bandes dessinées étrangères. Ce qui est intéressant, c'est que, bien que le Japon soit un pays insulaire relativement petit, situé aux confins de l'Extrême-Orient, sa population est nombreuse et sa culture de la consommation énorme, et tout ce qui se passe ou est à la mode au Japon attire rapidement l'attention des fans internationaux grâce à Internet.

Le gouvernement japonais cherche à attirer le plus grand nombre possible de touristes étrangers tout en excluant les immigrants et les réfugiés. Qu'en pensez-vous ?
I. G. : Au Japon, les parlementaires sont élus par tout le pays. Ils agissent en tant que porte-parole de leur préfecture et défendent leurs intérêts particuliers. Si vous êtes un bureaucrate et que vous réussissez l'examen de la fonction publique nationale, vous pouvez facilement conserver votre emploi et même progresser dans votre carrière grâce au système d'ancienneté et de mérite. A leur différence, les parlementaires ont besoin du soutien des électeurs. Ils peuvent avoir certaines idées sur la société et l'économie, mais au bout du compte, ils doivent leur plaire sinon ils risquent de perdre leur siège. Et dès qu'ils gagnent, ils commencent à réfléchir à la manière dont ils peuvent le conserver.
J'ai fait ce long préambule pour expliquer que, malheureusement, le sentiment national actuel à l'égard des étrangers est qu'ils sont bienvenus tant qu'ils visitent le Japon, dépensent beaucoup d'argent et rentrent ensuite chez eux. Les communautés locales de tout le Japon font tout ce qu'elles peuvent pour attirer les touristes étrangers. Mais lorsqu'il s'agit d'immigration, c'est une autre histoire. Les Japonais aiment séparer l'intérieur et l'extérieur - *uchi* et *soto* - non seulement en ce qui concerne les affaires étrangères, mais aussi au sein de la société japonaise. Le Japon est un pays insulaire, après tout, alors je suppose qu'on ne peut rien y faire.
Cela dit, les jeunes générations sont devenues assez mondialisées et le nombre d'enfants d'ascendance mixte (*hâfu* ou *daburu*) augmente lentement (voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017). Même ma génération n'est pas aussi conservatrice que ça. Je ne me sens pas si différent des jeunes. Cependant, le Japon a un taux de natalité en baisse et une importante population vieillissante aux valeurs archaïques. Ce sont ces personnes qui décident encore du résultat d'une élection. Lorsque l'âge du vote a été abaissé de 20 à 18 ans, de nombreux commentateurs ont dit que cela injecterait de nouvelles idées et attitudes dans l'électorat, mais en fait, cela n'a fait qu'élargir l'électorat de 82 % à 84 % de la population. J'ai bien peur qu'il faille attendre la disparition de toute une génération avant de voir un véritable changement de la mentalité nationale.
Personnellement, je pense qu'il y a de nombreux mérites à accepter les immigrants et les réfugiés (voir *Zoom Japon* n°90, mai 2019). Il ne s'agit pas seulement de s'assurer une main-d'œuvre plus importante. Il s'agit d'être plus ouvert sur le monde. En même temps, je ne trouve pas le Japon très attirant. Il est sûr et propre, c'est vrai, mais il a perdu une grande partie de son attrait économique d'antan, comme pendant les années 1980, celles de la bulle financière. Par conséquent, je me demande combien d'étrangers souhaitent vraiment s'installer au Japon.

Toutefois, il est vrai que les Japonais refusent de faire certains métiers et que les seules personnes disponibles sont des étrangers.
I. G. : Vous avez raison, mais il est également vrai que tout le monde ne se préoccupe pas outre mesure de ces questions. Ce sont généralement les intellectuels qui passent du temps à les étudier. Les Japonais ordinaires acceptent simplement la situation telle qu'elle est. S'il y a une pénurie de travailleurs dans un certain secteur, qu'il en soit ainsi. Pas assez de personnes travaillant dans les magasins de proximité ? C'est entendu, raccourcissons leurs horaires d'ouverture. Et de toute façon, nous avons peut-être une vision déformée de la situation parce que nous vivons à Tôkyô. En réalité, si vous voyagez au Japon, vous vous rendez compte que la plupart des gens travaillant dans les supérettes des petites villes sont des vieilles dames. Les étrangers ne se font remarquer que dans les grandes villes. De même, si vous ne travaillez pas dans une usine, vous ne savez peut-être pas qu'elle est remplie de Brésiliens. De nombreux Japonais ne sont pas au courant de cela, surtout maintenant qu'ils lisent de moins en moins le journal ou regardent les informations à la télévision. Le système scolaire est le même. Si vous vous spécialisez en sciences ou en ingénierie, vous n'avez pas besoin d'apprendre l'histoire ou la géographie. L'éducation au Japon est très compartimentée. Je veux dire que certaines personnes réalisent seulement maintenant que Tchernobyl se trouve en Ukraine uniquement à cause de la guerre avec la Russie.

Alors que la pandémie n'est pas encore terminée, que doit faire le Japon pour prospérer dans un tel contexte ?
I. G. : Toute personne, tout groupe ou tout pays excelle dans quelque chose, mais n'est pas aussi bon dans d'autres domaines. Les Japonais doivent absolument se concentrer sur ce qu'ils font bien et veiller à ce que le reste du monde le sache. Après tout, la communauté internationale est comme une jungle, et chaque pays essaie de faire ressortir ses points forts. Pour moi, la culture est l'atout du Japon, qu'il s'agisse de la culture traditionnelle comme le kabuki ou des sous-cultures populaires modernes comme le manga ou l'anime.

Propos recueillis par Gianni Simone

COMPARAISON Une trop forte dépendance

L'impact de la pandémie et de la politique de fermeture a été plus grand que pendant les deux siècles de fermeture.

Ces deux dernières années ont été mauvaises pour l'économie japonaise, sévèrement touchée par les conséquences de la pandémie de Covid-19. Pour ne donner que quelques exemples, le chiffre d'affaires des grandes chaînes de restaurants du pays a diminué de 48,1 % par rapport à 2019. Selon l'Association japonaise de la restauration (JFSA), à la fin de l'année dernière, il était presque au même niveau qu'en 2020. Par type d'activité, la demande de plats à emporter et de livraisons à domicile, notamment pour la restauration rapide, a augmenté de 1,9 % par rapport à 2020, tandis que pour les restaurants familiaux, elle a ralenti et même diminué de 4,8 %. La JFSA ajoute que la situation a aujourd'hui tendance à se redresser, notamment parce que les pubs et les *izakaya* (bar japonais) peuvent désormais rester ouverts jusqu'à tard, mais les incertitudes concernant les évolutions futures de la pandémie rendent le marché instable.

Une tendance similaire peut être observée dans le domaine des ventes au détail. Selon l'Association japonaise des grands magasins, les ventes de 190 grands magasins au niveau national, en septembre dernier, ont diminué de 4,3 % par rapport au même mois en 2020, soit un deuxième mois consécutif de baisse. Par produit, les ventes d'articles de luxe tels que les montres et les bijoux ont légèrement dépassé les ventes de 2020. Cependant, les ventes des principaux produits alimentaires ont diminué de 1 % et celles des vêtements ont baissé de 5,6 %.

L'industrie du tourisme a été de loin le secteur de l'économie japonaise le plus durement touché, puisque le nombre de clients ayant fréquenté les hôtels et les auberges traditionnelles (*ryokan*) au cours de l'année 2021 était environ deux fois moins élevé que celui des trois années précédant la propagation de la pandémie. Selon les données de l'Agence japonaise du tourisme (JTA), en 2021, le nombre d'hôtes ayant utilisé des hôtels et des auberges au Japon s'est élevé à 314,9 millions, soit une baisse de 47,1 % par rapport à 2019. En outre, ce nombre a diminué de 5 % par rapport à 2020, date du début de la propagation du coronavirus. L'industrie du tourisme continue donc de connaître la morosité.

En 3 ans, le nombre de visiteurs étrangers a chuté de plus de 96 %.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Depuis que le Japon a fermé ses frontières aux touristes venus de l'extérieur, le nombre total d'hôtes étrangers s'est élevé à 4,21 millions, soit une baisse de 96,4 % par rapport à trois ans auparavant et le plus faible depuis 2010, date à laquelle les statistiques ont été recueillies pour la première fois selon la méthode actuelle.

Selon la JTA, l'impact négatif de la pandémie a été particulièrement ressenti dans les régions où l'industrie du tourisme est habituellement florissante. En effet, si l'on regarde le taux de diminution du nombre de nuitées par région, c'est la préfecture d'Okinawa qui a le plus souffert avec une chute de 66,9 % par rapport à 2019. Elle est suivie par la préfecture d'Ôsaka (moins 61,8 %) et la préfecture de Kyôto (moins 61,7 %).

Si nous comparons la situation actuelle avec celle de la période Edo (1603-1868) au cours de laquelle le pays a été officiellement replié sur lui-même. Bien que le Japon fût alors presque totalement isolé du reste du monde, l'industrie hôtelière du pays était en fait florissante, la demande intérieure étant plus que suffisante pour compenser le manque de visiteurs étrangers. Le shogun avait imposé le système du *sankin kôtai* qui obligeait tous les *daimyô* (seigneurs féodaux) du pays à se déplacer périodiquement entre Edo et leurs domaines, passant généralement une année sur deux dans chaque lieu. Grâce à ce système, l'industrie hôtelière a connu un essor considérable, les *daimyô* et leurs serviteurs séjournant dans les auberges situées le long des routes qu'ils empruntaient pour se rendre à Edo et en revenir. Ces déplacements fréquents encouragèrent également la construction de routes, générant ainsi une activité économique.

Pour faire face à la charge financière que leur imposait le *sankin kôtai*, les seigneurs vendaient du riz, du poisson et d'autres produits agricoles de leurs domaines sur le marché d'Ôsaka. Cependant, les dépenses nécessaires à la procession vers et depuis Edo, ainsi qu'à l'entretien de leurs résidences dans la capitale japonaise étaient telles qu'ils furent dans l'incapacité financière de se lancer dans des guerres sous le régime Tokugawa.

Le shogunat a tenté de contrôler le commerce, mais dans la seconde moitié de la période Edo, une puissante classe de marchands a émergé à Ôsaka et dans d'autres régions. Leur activité entraîna des fluctuations de prix et une augmentation des troubles sociaux.

Selon les recherches historiques, le produit intérieur brut (PIB) japonais en 1820 était 1,75 fois celui des États-Unis, 0,3 fois celui des Pays-Bas et 2,8 fois celui du Royaume-Uni. La situation s'est détériorée au cours des dernières décennies de la période Edo, et en 1850, le PIB des États-Unis était presque deux fois supérieur à celui du Japon. Cependant, sous le régime Tokugawa, l'Archipel a connu une période de développement économique rapide et l'accumulation de capital qui en a résulté est devenue le moteur de la révolution industrielle qui a suivi la restauration Meiji.

JEAN DEROME

DOCUMENTAIRE **Entrée interdite**

Dans *Ushiku*, Thomas Ash raconte la dureté des conditions de détention des réfugiés en attente d'une décision.

Dans le dernier film du documentariste Thomas Ash, *Ushiku*, qui est actuellement projeté dans les cinémas japonais, il est question de l'un des 17 centres d'immigration du Japon situé à Ushiku, ville de la préfecture d'Ibaraki, au nord-est de Tôkyô. Ces lieux ont acquis ces dernières années le statut tristement célèbre de "prisons de facto" où sont détenus des étrangers pendant de longues périodes, soumis à des violences physiques et psychologiques. *Zoom Japon* s'est entretenu avec le réalisateur de son film et de la politique d'immigration controversée du Japon.

Comment vous est venue l'idée de ce film ?
Thomas Ash : Je suis membre d'une église locale au Japon. Un autre membre m'a invité à me joindre à un groupe de bénévoles qui visitent le Centre d'immigration de l'est du Japon (nom officiel d'Ushiku) et apportent leur soutien aux personnes qui y vivent. En discutant et en apprenant à connaître certaines de ces personnes, j'ai compris qu'elles avaient très peu d'occasions de faire connaître leur histoire en dehors du centre. J'ai donc décidé de filmer mes rencontres avec eux.

Je pensais que filmer à l'intérieur de ces installations était interdit.
T. A. : C'est le cas. J'ai donc utilisé une caméra cachée. C'est pourquoi les images sont souvent floues et les voix quelque peu étouffées. Tout a été fait dans la plus grande discrétion.

N'en avez-vous pas subi les conséquences ?
T. A. : En réalité, aucune loi n'interdit ce que j'ai fait. C'est juste une règle que le centre de détention a inventée parce qu'ils ne veulent pas que les gens sachent ce qui se passe à l'intérieur. Vous pouvez voir ce que j'ai fait comme un acte de désobéissance civile. Pour moi, si nous obéissons aux lois qui violent les droits de l'homme, nous devenons nous-mêmes les auteurs de ces crimes.

Neuf personnes retenues à Ushiku sont présentées dans ce film. Pourquoi y sont-elles ?
T. A. : Pour différentes raisons. Les cas qui intéressent les journaux sont ceux des réfugiés politiques et des demandeurs d'asile. Ils peuvent entrer au Japon en tant que touristes et demander ensuite le statut de réfugié. D'autres



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Thomas Ash a réalisé le documentaire Ushiku *qui décrit les difficultés rencontrées par les réfugiés au Japon.*

font leur demande dès leur arrivée à l'aéroport. Ils sont considérés comme des personnes ayant dépassé la durée légale de séjour même si elles sont entrées sans visa. Toutes ces personnes ne peuvent pas retourner dans leur pays en raison de conflits ou parce qu'elles sont persécutées politiquement et risquent d'être arrêtées, torturées ou même tuées. Malheureusement, le Japon a un mauvais bilan en matière d'accueil des réfugiés puisque le taux de reconnaissance est extrêmement faible (0,4 % en 2019).
Il y a ensuite ceux qui vivent au Japon depuis un certain temps mais qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas été autorisés à renouveler leur visa et ont été déclarés résidants illégaux avec ordre de quitter le pays. Cependant, certains d'entre eux refusent de partir. Par exemple, disons qu'un homme vit au Japon depuis 30 ans. Il a une femme et des enfants. C'est autant de raisons humanitaires pour lesquelles ils ne devraient probablement pas être renvoyés. Il est alors placé dans un centre de rétention. Dans d'autres cas, un ordre d'expulsion peut être émis, suivi d'une tentative d'expulsion qui échoue. En effet, les autorités japonaises utilisent principalement des vols commerciaux

pour les expulsions, et non des vols charter. Ainsi, le pilote peut toujours refuser de faire monter à bord la personne expulsée pour des raisons de sécurité. Par exemple, il y a quelques années, un tragique accident est survenu : une personne expulsée a été tuée. Elle a été étouffée lorsque des agents d'immigration tentaient de la maîtriser. C'est bien pour éviter ce genre de situation que le pilote se réserve le droit de refuser de faire monter une personne expulsée agitée. Dans ce cas de figure, la personne est donc placée dans un centre comme celui décrit dans le film.
Comme vous le voyez, il y a beaucoup de cas différents. Mais quoi qu'il en soit, toutes ces personnes ont des droits. Et ces endroits sont comme des prisons où on les en prive. Mais en ce qui concerne plus particulièrement les réfugiés et les demandeurs d'asile qui demandent de l'aide, ce que nous réclamons, c'est que leurs demandes soient traitées de manière transparente, équitable et rapide. Actuellement, c'est loin d'être le cas. Je ne prétends pas que tous ces gens devraient être reconnus comme des réfugiés. Ce que je dis, c'est que chacun devrait avoir la possibilité de voir sa demande évaluée en temps opportun et de manière transparente.


*Extrait d'*Ushiku*, le documentaire réalisé par Thomas Ash.*


Dans le film, une séquence montre la violence avec laquelle les gardes tentent de maîtriser un homme.

Pendant combien de temps sont-ils retenus ?
T. A. : Parmi les neuf personnes qui apparaissent dans mon film, la plus longue détention a été de trois à quatre ans. Mais certaines personnes sont là depuis huit ans. Pouvez-vous imaginer cela ? Et ils n'ont rien fait de mal, ce ne sont pas des criminels. C'est une situation cauchemardesque.

La scène la plus éprouvante du film est celle où l'on voit l'une de ces personnes se faire encercler par plusieurs gardes, être contrainte par la force et blessée au passage. S'agit-il d'une reconstitution ?
T. A. : Non, c'était réel. Ces gens filment réellement ce qu'ils font, même les choses qu'ils feraient mieux de garder secrètes parce qu'elles sont si honteuses.

Comment êtes-vous entré en possession de ces images ?
T. A. : L'homme qui a été agressé a poursuivi le centre d'immigration et son avocat a obtenu la diffusion de la vidéo dans le cadre du procès, comme preuve de ce qui s'était passé. Lorsque nous en avons parlé, ils ont décidé de la diffuser publiquement. Nous avons eu de la chance d'obtenir cette vidéo car ils ne la conservent généralement que pendant un certain temps et il est arrivé qu'ils disent qu'elle avait été supprimée par erreur, vous savez comment ça marche. Quoi qu'il en soit, ils font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher que ces vidéos soient vues par d'autres personnes, ou ils essaient de retarder le processus. Malheureusement, les cas de violence à l'encontre des personnes retenues dans ces centres sont assez fréquents lorsqu'ils ne font pas profil bas ou qu'ils causent des problèmes. Il s'agit alors de leur donner une leçon.

Certaines des personnes figurant dans votre film ont assisté aux projections à Shibuya.
T. A. : Oui, ils sont tous sortis en ce moment. Voici comment cela fonctionne. En général, les personnes détenues dans les centres d'immigration n'ont aucune chance de sortir, sauf si elles font une grève de la faim, auquel cas elles bénéficient de deux semaines de liberté provisoire. Mais ces neuf personnes en ont reçu deux mois. Personne ne leur en a donné la raison, mais nous pensons que c'est à cause de la pandémie. Bien sûr, elles sont censées rentrer un jour ou l'autre, mais elles ne savent toujours pas quand. Tous les deux mois, elles doivent se présenter pour un renouvellement. C'est ainsi qu'elles vivent leur vie en ce moment, se demandant constamment quand elles seront à nouveau arrêtées. Elles vivent dans des conditions extrêmement stressantes.

Je suppose que vous avez cessé de vous rendre à Ushiku ?
T. A. : Je n'y suis plus autorisé, bien sûr. Je suis devenu *persona non grata*. Cependant, l'église dont je suis membre travaille désormais avec des personnes en liberté sous caution, j'ai donc trouvé un autre moyen d'aider ces personnes. Je travaille avec des hommes et des femmes en dehors du centre de rétention. Donc c'est bien. Je peux toujours m'y rendre pour récupérer quelqu'un s'il est sur le point de sortir. Mais je ne suis pas autorisé à leur rendre visite.

Je suppose qu'ils ont mis un avis de recherche pour vous à Ushiku.
T. A. : Il n'y a pas d'avis de recherche, mais il y a beaucoup plus d'affiches qu'avant qui disent *"Interdiction de filmer" (rires)* !

Propos recueillis par G. S

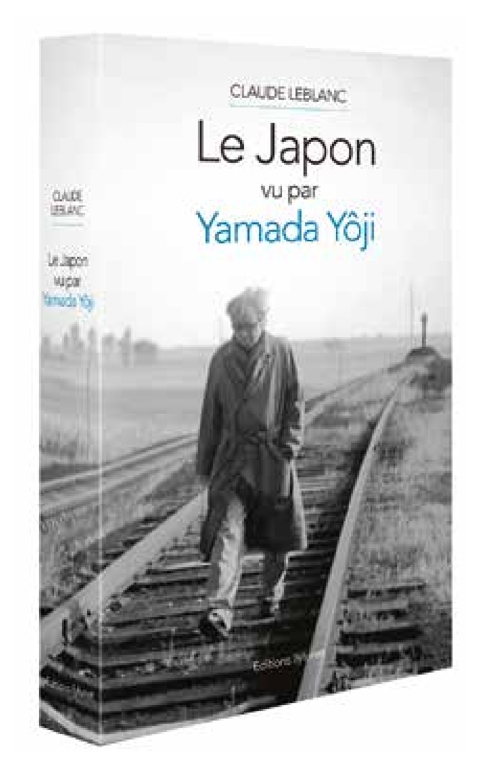
ESSAI Un "océan de mots" pour Yamada

Pour le sociologue Jean-François Sabouret, *Le Japon vu par Yamada Yôji* est bien plus qu'une simple biographie.

Directeur de recherche émérite au CNRS, Jean-François Sabouret est un fin connaisseur du Japon dont il a étudié la société à travers de nombreux ouvrages de référence comme *L'Autre Japon, les burakumin* (La Découverte, 1983), *L'Empire du concours* (Autrement, 1985) et plus récemment *L'Occident Express* (Atlande, 2021). *Zoom Japon* l'a interrogé sur la biographie que Claude Leblanc, le fondateur de notre magazine, vient de consacrer au cinéaste YAMADA Yôji.

Qu'avez-vous pensé de l'ouvrage *Le Japon vu par Yamada Yôji* de Claude Leblanc ?
Jean-François Sabouret : Question simple, certes, mais la réponse, pour faire prendre la mesure de cet ouvrage, demande bien des explications et des commentaires. Or il faut aller ici à l'essentiel et cet essentiel, c'est le Japon, tout le Japon. Je m'explique. On connaît tous l'expression "roman" pour désigner des sagas devenues si célèbres qu'elles font désormais pleinement partie de la culture des gens étrangers aux cultures qui ont vu naître ces romans que ce soit Margaret Mitchell et son célèbre *Autant en emporte le vent,* que ce soit Boris Pasternak et son *Docteur Jivago,* que ce soit Tolstoï avec *La Guerre et la Paix*... Tous ces textes font partie aujourd'hui de la littérature du monde qui ont été porté plusieurs fois à l'écran ou diffusés en feuilleton à la télévision.

Quel rapport avec un livre sur un cinéaste japonais et cette belle envolée sur les romans fleuves ?



J.-F. S. : De même qu'il y a des romans fleuves, je dirai qu'il existe des "livres Océans" et celui-ci consacré à YAMADA Yôji (voir *Zoom Japon* n°49, avril 2015) en fait partie. C'est un "livre Océan" par sa taille, par la connaissance qu'a son auteur de son sujet et du cinéma japonais et mondial en général. Claude Leblanc appartient à ces fous de cinéma qui vivent et connaissent son sujet si intimement qu'on s'étonnerait à peine de le trouver dans une scène d'un des films de YAMADA Yôji.
Mais c'est aussi un "livre Océan" en ce sens qu'il parle du Japon, du peuple japonais d'après-guerre, si méconnu, si brocardé, si ignoré à l'étranger. On a bien sûr des ouvrages sur le cinéma japonais, mais ce sont des analyses et des présentations, intelligentes certes, mais souvent convenues, très germanopratines qui ne rendent pas compte des neuf-dixième de la vie et de la pensée de la population japonaise ordinaire, commune, apparemment silencieuse et consentante, et pourtant rebelle. Mais il s'agit d'une résistance telle que celle décrite par INOUE Hisahi dans *Les Sept roses de Tôkyô* (trad. par Jacques Lalloz, Ed. Philippe Picquier, 2011, voir *Zoom Japon* n°50, mai 2015). Il s'agit d'un monde où l'on dit des choses d'une grande insolence ; mais avec humour, fausse naïveté. C'est au deuxième degré. Voilà pourquoi je dis que l'ouvrage de Claude Leblanc est un "livre Océan" qui parle d'un grand cinéaste discret, YAMADA Yôji, qui se cache un peu derrière son œuvre et qui s'adresse à tout le monde au Japon. Un homme immense qui prend à bras-le-corps un peuple immense. Il dit ce qu'il a à dire principalement dans ses films et non sur les plateaux de télévision ou dans les journaux. A 90 ans passés, l'homme qui a réalisé 89 films travaille encore : pour parler des Japonais, de leurs espoirs, de leurs peines, de leurs rapports, de leurs sentiments.
Certains pourront brocarder le fait qu'il y a beaucoup d'émotion dans le cinéma de YAMADA, mais c'est la réalité des rapports du peuple japonais quand les gens se connaissent bien comme dans les relations de voisinage. On communique par le cœur, par les sentiments et on exprime ceux-ci. Une image tenace voudrait que les Japonais se comportent comme des guerriers de l'époque d'Edo et retiennent leurs larmes ou leurs joies. La réalité dans les films de YAMADA est contraire à cette image erronée. C'est le cas par exemple d'un de ses plus beaux films : *Les Mouchoirs jaunes du bonheur* (*Shiawase no kiiroi hankachi*) réalisé en 1977 avec TAKAKURA Ken et BAISHÔ Chieko (voir *Zoom Japon* n°116, décembre 2021) dans les rôles principaux.

EPINAY-SUR-SEINE

Salon du manga

Samedi 16 avril

10h - 22h

Espace Lumière

6 avenue de Lattre de Tassigny

Entrée gratuite

www.salonmanga.epinay-sur-seine.fr

Salon du Manga Épinay-sur-Seine

Illustration : Miya

CINÉMAS 93 · Librairie IMPRESSIONS · Kame'n · Plaine commune GRAND PARIS · espace Japon · forum des images



Inscrivez-vous en ligne gratuitement !

www.espacejapon.com

coursdejaponais@espacejapon.com 01 47 00 77 47

***Cours collectifs / particuliers, stages intensifs, cours à distance, cours pour les enfants, formation professionnelle.**

Nos cours de japonais sont éligibles à la formation professionnelle et au CPF.



Ateliers cuisine



Ateliers culturels



Expositions



Café - épicerie

Ce film, qui a reçu de nombreuses récompenses, est l'un des plus emblématiques du cinéma et du peuple japonais.

YAMADA est-il plus connu dans d'autres pays européens qu'en France ?

J.-F. S. : Il est possible que dans les pays de l'est européen, les spectateurs sont mieux à même d'apprécier les films de YAMADA parce qu'ils sont confrontés avec le quotidien beaucoup plus que ne le sont peut-être les Français. Un journal allemand a présenté un des films de YAMADA en disant *"qu'il portait un regard attentif sur les petites gens au Japon"*. Cela dit Claude Leblanc prend de l'avance sur d'autres pays dans le monde avec ce livre important traitant à la fois du cinéaste, de son œuvre, de ses films et dans le même temps du Japon et de l'évolution de celui-ci.

Comment ne pas rapprocher le monde de YAMADA de son aînée, HASEGAWA Machiko, la plus célèbre des mangaka japonaise et son personnage de Sazae-san, jeune femme au foyer d'une famille de trois générations de l'après-guerre où l'on raconte le train-train quotidien (*nichijô sahanji*) d'une famille ordinaire autour du repas du soir. HASEGAWA est décédée en 1992, mais son personnage a poursuivi son épopée médiatique depuis 1969 sur la chaîne Fuji TV. En tant que dessin animé, c'est la série la plus longue du monde. Tora-san (voir *Zoom Japon* n°116, décembre 2021), le personnage de la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] trouve également sa raison d'être dans et autour de la vie familiale. Ce qui persiste, c'est le rêve d'une vie familiale finalement harmonieuse, on pourrait appeler ça "le familialisme". YAMADA Yôji invite à poursuivre sa propre réflexion dans d'autres films, en explorant l'âme japonaise que ce soit autour de l'école ou bien des histoires de samouraï.

Dans l'œuvre de YAMADA, la série *Otoko wa tsurai yo* occupe près de la moitié de son œuvre. Comment a-t-elle pu garder aussi longtemps les faveurs du public japonais ?

J.-F. S. : Chaque année, YAMADA Yôji portait à l'écran son personnage devenu symbolique depuis : Tora-san incarné par ATSUMI Kiyoshi. Il est hâbleur, généreux, éternel amoureux déçu, cachant sa peine derrière un départ, une fuite, une sorte de *"poor lonesome Japanese"*, mais fort en gueule et ne reculant pas devant une bonne prise de bec quand il n'est pas d'accord et qu'il s'agit de défendre le faible et le pauvre. La série a attiré à elle à chaque sortie un minimum de 1,5 million de spectateurs. Impossible d'imaginer les années de haute croissance japonaise sans ce personnage familier, ces films où tous trouvaient à rire et à penser. Le Japon dans son ensemble s'est identifié à Tora-san et sa famille, à ses soucis, à ses joies. YAMADA Yôji est l'homme indispensable de la société de production Shôchiku où il a pu tourner librement tous les films qu'il a voulus. Mais cette série emblématique des années de haute croissance a pris fin avec le décès d'ATSUMI Kiyoshi en 1996 au moment où, par un hasard étrange, un autre Japon commençait à poindre, comme si Tora-san avait de moins en moins sa place dans un pays où l'esprit de solidarité n'était plus une règle de vie. Avec l'éclatement de la bulle spéculative (*baburu hôkai*) à la fin des années 1980 et la décennie perdue (les dix premières années de l'ère Heisei) qui a suivi, l'esprit d'un Japon où les gens exprimaient en majorité leur appartenance à la classe moyenne, des fissures sont apparues dans ce discours laissant voir clairement une autre réalité bien connue en Europe, une réalité où les riches et très riches ont continué à vivre sans grand souci d'argent tandis que d'autres tombaient dans la pauvreté. Les suicides ont augmenté en flèche durant cette décennie perdue. Tora-san est mort à ce moment. Il n'a pas vécu pleinement cette mutation.

YAMADA s'est alors attaqué à ce phénomène nouveau des faillites, des restructurations d'entreprises, en japonais *risutora*, mot pudique pour dire qu'on met à la porte les plus âgés. Le livre de Claude Leblanc montre fort bien que le cinéaste a suivi la réalité économique du Japon, les années KOIZUMI (2001-2006) par exemple, et créé des personnages qui se battent et trouvent des solutions. La constante chez lui, c'est le lien social, le lien amical ou amoureux qui cimente la société. Il y a des personnes qui ont décrit les films de YAMADA comme appartenant à la bien-pensance, mettant en scène des braves gens pleins de bonne volonté, des histoires relevant d'une irénologie sociale naïve et dépassée, des histoires à l'eau de rose. Pourtant, quand on écoute les discours des Japonais sans distinction d'appartenance sociale, le souci de l'autre est souvent mis en avant. Chez des jeunes collègues cinéastes comme KORE-EDA Hirokazu (voir *Zoom Japon* n°71, juin 2017), le puissant désir de réussite sociale et le mépris des médiocres sont battus en brèche par une épouse et par l'exemple d'une famille plus que modeste où l'argent n'est pas le moteur de vie. Dans son grand film *Tel père, tel fils* (*Soshite chichi ni naru,* 2013), KORE-EDA marche sur les traces de son aîné YAMADA : "l'autre", même pauvre et faible doit être pris en compte. On appartient à la même matrice culturelle et éducationnelle. C'est, par exemple, les quatre films de la série *Gakkô* [École] qui ont presque pris le relais (en 1994) des Tora-san.

Pourquoi YAMADA Yôji est-il si peu connu en France alors que le moindre cinéphile de quartier en France peut vous donner les noms des "grands" cinéastes japonais ?

J.-F. S. : Il ne s'agit pas d'abaisser le talent des cinéastes comme KUROSAWA, OZU, MIZOGUCHI, mais ces cinéastes ont été presque plus reconnus au Japon parce qu'ils avaient d'abord bénéficié d'une reconnaissance à l'étranger. Leur talent est revenu "en boomerang" au Japon en quelque sorte. Aux côtés de ces cinéastes et d'autres comme NOMURA Yoshitarô avec qui il a fait son apprentissage, YAMADA a largement sa place. D'ailleurs, la plupart des artistes et acteurs japonais qui ont joué sous la direction d'autres réalisateurs étaient heureux de jouer pour lui et de donner la réplique à un person-

nage comme KURUMA Torajirô, alias Tora-san. YAMADA Yôji a été rapidement reconnu au Japon après ses débuts. Et il n'a d'ailleurs pas réalisé que les 48 films de la série *Otoko wa tsurai yo*. On peut citer *La Maison au toit rouge* (*Chiisai ouchi*, 2014), *Les Mouchoirs jaunes du bonheur, Kâbê* (*Kabei : our mother,* 2008), la liste est longue de ses 89 films. Son œuvre couvre toute la période japonaise des années 1960 à nos jours !

Quels sont les films et les réalisateurs qui, en France, se rapprocheraient de YAMADA si l'on tentait une comparaison ?

J.-F. S. : Indiscutablement, ce sont ceux de Robert Guédiguian, en particulier *Marius et Jeannette* (1997) où il met en scène la vie modeste des gens qui, malgré les heurs et malheurs de leurs vies, s'entraident pour surmonter les difficultés. Le désir de vivre l'emporte sur tous les autres sentiments, et cela n'est possible que par la solidarité, l'amitié de ces vies où tout le petit monde sait tout sur son voisin, lequel ne se cache nullement. Les œuvres de YAMADA ou de Guédiguian montrent "les pauvres gens" qu'ils vivent à Shibamata (voir *Zoom Japon* n°93, septembre 2019) ou dans le quartier de l'Estaque, à Marseille. Il est à noter que Guédiguian et YAMADA sont (ou ont été) tous les deux proches des partis communistes de France et du Japon.

Claude Leblanc montre bien, quant à lui, l'influence de Pagnol le Marseillais sur YAMADA le Japonais des "bas quartiers de la ville" (*shitamachi*). Dans les prises de bec de Tora-san, on retrouve de la faconde de César où l'on monte d'autant plus le ton que l'on sait bien qu'à la fin on va se réconcilier. Ce sont presque des tirades, des morceaux de bravoure. YAMADA comme Pagnol, dans la trilogie (*Marius, César, Fanny*) montrent bien que l'on peut traiter avec le sourire et la tendresse la plupart des sujets même graves.

Quelles réflexions vous inspirent l'ouvrage de Claude Leblanc ?



Shochiku Co. Ltd

La série Otoko wa tsurai *yo parmi les nombreux films de YAMADA offre un regard juste sur les Japonais.*

J.-F. S. : C'est un livre sur un très grand cinéaste, un livre qui fera date au Japon même, mais c'est aussi, et c'est là où la tentative de l'auteur est réussie, un livre sur la société japonaise. Les deux sont tressées ensemble et on peut le lire aussi comme un texte de sciences sociales sur les passions ordinaires du peuple japonais d'après-guerre. Or le peuple japonais, ce sont tous ces gens très divers qui sont peu connus en France et que l'on réduit trop souvent sous le vocable "les Japonais".

Je me demande pourquoi le cinéma de grands réalisateurs comme YAMADA ne fait pas l'objet d'un enseignement dans les hauts lieux de l'enseignement supérieur en France ? Une remarque un peu triste, car, en lisant l'ouvrage de Claude Leblanc, on voudrait pouvoir en même temps, regarder les films dont il parle si bien. Mais tout le monde n'a pas chez soi, une salle privée de cinéma. Il faudrait un canal nouveau qui opportunément nous permettrait d'accéder chez soi aux films de YAMADA et autres cinéastes japonais ou asiatiques (pourquoi pas ?) talentueux. Quelles belles soirées en perspective nous aurions là.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALBAN DEVAUX

Référence

Le Japon vu par Yamada Yôji, *de Claude Leblanc, Editions Ilyfunet, 2021, 752 p., 28 €.*

MIAM Ces plats invités qui plaisent tant

Depuis quelques mois, les Japonais manifestent un certain intérêt pour la cuisine venue de Corée et de Taïwan.

Les Japonais ont toujours regardé vers l'Occident, à la recherche de ce qui y est à la mode pour l'importer chez eux, qu'il s'agisse de culture, de vêtement, ou de nourriture. Mais depuis un ou deux ans maintenant, la situation est en train de changer dans le milieu de la *street food* japonaise et désormais, ce sont les plats venus de Corée ou de Taïwan qui attirent la jeune génération nippone.



Le Ji pai, *l'équivalent taïwanais du* kara'age*, bénéficie d'une belle côte de popularité.*

Le *Ji pai,* le *kara'age* taïwanais, avec sa panure croustillante et ses saveurs épicées, a conquis les consommateurs grâce aussi à son impact visuel. La viande que l'on frappe pour la rendre plus fine et plus longue, à la manière d'une escalope milanaise, est en effet très "instagrammable". Quant au *Xian Kao Dan Gao,* sorte de *castella* taïwanais, il a tout pour plaire aux Japonais : une texture aérienne et fondante, comme un soufflé, un goût tout doux de lait et d'œuf… Le macaron à la coréenne, le *touncaron* (*"gros macaron"* en coréen) a également trouvé sa place parmi les vedettes. Il diffère du macaron classique par sa taille, les variétés proposées et… ses décorations kitsch. Côté salé, c'est le *Cheese Kimbap* qui règne en maître. Une sorte de *maki* fourré au fromage et au kimchi, réchauffé pour obtenir un cœur bien coulant. Ce plat, que l'on trouve dans les échoppes en Corée, rencontre un beau succès à Shin-Ôkubo, le quartier coréen de Tôkyô (voir *Zoom Japon* n°14, octobre 2011). Et les recettes pour le préparer à la maison pullulent sur Internet.

Les cafés "à la coréenne" sont aussi très tendance. Ce sont des endroits à "l'esthétique coréenne", appréciés par les jeunes Japonais qui les trouvent très stylés, où l'on peut déguster les viennoiseries qui concourent à devenir la star de 2022.

Certes, ce phénomène ne se limite pas au Japon. Durant la pandémie, de nombreux pays se sont entichés de plats populaires et réconfortants. Le *bao*, les *râmen* (voir *Zoom Japon* n°26, décembre 2012) ou le curry (voir *Zoom Japon* n°107, février 2021) sont très prisés, même dans les pays anglo-saxons. Mais peut-être ces plats consolaient-ils les Japonais en particulier, qui ne pouvaient plus voyager dans les pays voisins, leurs destinations favorites avant la pandémie ?

On pourrait également dire que ce n'est qu'un effet de mode, que cette tendance ne va durer que le temps que les images courent sur les réseaux sociaux, jusqu'à ce qu'on s'en lasse. Peut-être. Mais le plus intéressant, c'est que ces spécialités ne sont pas complètement inconnues au Japon. Elles appartiennent pour certaines au répertoire japonais comme le poulet frit, les *maki*, ou à la pâtisserie occidentale, déjà répandue dans le pays du Soleil-Levant, à l'image du macaron. Pourtant, cette relecture permet à ces mets populaires et classiques, voire banals, d'apparaître sous un jour nouveau et de passionner les jeunes Japonais.

Les informations circulent aujourd'hui à la vitesse de l'éclair, et les plats "invités" dans différents pays peuvent connaître des évolutions propres à chaque contrée. Et c'est avec ces allers-retours et ces échanges autour d'un même plat, plus que des inventions pures et dures, que la cuisine va vivre désormais. C'est précisément cela qui est réjouissant.

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO

Chîzu Takkarubi (Tak kalpi au fromage)



PRÉPARATION

01 - Couper le poulet en dés et les laisser mariner dans la marinade pendant 30 minutes.

02 - Couper le chou en carré d'environ 3 cm.

03 - Couper finement l'oignon.

04 - Eplucher la pomme de terre et couper en rondelles de 5-8 cm de diamètre, puis les laisser tremper dans l'eau.

05 - Chauffer l'huile de sésame dans une poêle. Ajouter les pommes de terre égouttées, le chou, l'oignon et le poulet et sa marinade. Les faire sauter à feu moyen jusqu'à ce que les légumes soient légèrement cuits.

06 - Couvrir et laisser cuire pendant 10-15 minutes, en mélangeant de temps en temps



07 - Quand tout est cuit, ajouter le fromage et couvrir pour le faire fondre (3-5 minutes).

08 - Une fois le fromage fondu, parsemer de ciboule et servir chaud.

INGRÉDIENTS (pour 2)

- 1 cuisse de poulet (250-300 g)
- 3 feuilles de chou (120 g)
- 1 petit oignon (150 g)
- 1 pomme de terre moyenne (150 g)
- 30 g de fromage à pizza
- 1 cuillère à soupe de ciboule

Marinade

- 2 cuillères à soupe de *gochujang*
- 2 cuillères à soupe de saké
- 1 cuillère à soupe de sucre
- 2 cuillères à soupe de sauce soja
- 1 cuillère à café de gingembre râpé
- 1 cuillère à soupe d'huile de sésame













Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le détroit de Kanmon sépare l'île principale de Honshû à celle de Kyûshû.

Shimonoseki, la porte d'entrée

Située à la pointe occidentale de l'île de Honshû, la cité portuaire a tenu un rôle historique important.

En 1146, lorsque l'ambitieux seigneur et noble de la cour TAIRA no Kiyomori fit construire le somptueux sanctuaire d'Itsukushima sur l'île de Miyajima (voir *Zoom Japon* n°68, mars 2017), à Hiroshima, il le dédia aux trois déesses de la mer vénérées sur l'île, dans l'espoir d'obtenir leur protection pour son clan. Pendant un temps, cela sembla fonctionner. En 1178, les TAIRA étaient devenus les souverains impériaux du Japon. Kiyomori fit même proclamer son petit-fils Antoku, âgé de six ans, empereur.

Mais d'autres clans commencèrent à en vouloir à Kiyomori d'avoir eu recours à la fraude pour arriver à ses fins. Le clan rival MINAMOTO, ou Genji, se souleva contre le clan Taira, ou Heike, déclenchant ainsi la première guerre civile du Japon, connue sous le nom de guerre de Genpei. Les MINAMOTO défirent finalement les TAIRA lors d'une colossale bataille navale qui a changé l'histoire et à laquelle participèrent environ 1 000 navires à Dan-no-Ura, au large de Shimonoseki, une ville située à la limite occidentale de la mer intérieure de Seto (voir *Zoom Japon* n°41, juin 2014). Cette bataille marqua le début de 700 années de règne des samouraïs dans tout le Japon.

Aujourd'hui encore, les habitants de la région de Shimonoseki affirment que les étranges crabes locaux appelés *heike-gani,* dont la carapace porte un motif qui ressemble à un visage humain grotesque, sont en fait les réincarnations des guerriers TAIRA noyés lors des combats.

Le sanctuaire Akama, un impressionnant bâtiment blanc et rouge, qui surplombe le site de la

bataille, est dédié à l'esprit de l'empereur enfant Antoku, qui s'est noyé lors de la bataille, et à tous ceux qui ont péri avec lui. Il y a sept monticules, représentant les guerriers TAIRA morts à Dan-no-Ura. Vous verrez également la statue de Hôichi le-sans-oreilles (*Miminashi Hôichi*), joueur de luth aveugle, héros d'une horrible histoire de fantômes traditionnelle popularisée en Occident par Lafcadio Hearn (voir *Zoom Japon* n°97, février 2020) dans son recueil *Fantômes du Japon* (1904). Dans ce conte, Hôichi était réputé pour son émouvante ballade épique relatant la saga de la bataille de Dan-no-Ura. On raconte qu'il lui a fallu une semaine pour interpréter l'intégralité de ce morceau, dont la beauté tragique pouvait faire pleurer même les gobelins.

Si Dan-no-Ura fut la plus grande bataille de Shimonoseki, la ville connut d'autres incidents avec un impact national, voire international. Shimonoseki est la plus grande ville de la préfecture de Yamaguchi, avec une population de plus de 250 000 habitants. Elle se trouve à l'extrémité ouest de Honshû, la plus grande île du Japon, et n'est séparée de la deuxième plus grande île, Kyûshû, que par le détroit de Kanmon, un canal de 650 mètres de large qui fut une voie maritime très fréquentée pendant des siècles. En tant que porte d'entrée non seulement entre Honshû et Kyûshû, mais aussi avec la Chine, la Corée et d'autres parties de l'Asie, Shimonoseki a longtemps été une importante plaque tournante des transports. Il est encore possible de se rendre en ferry depuis Shimonoseki jusqu'à Pusan (Corée) ou Qingdao (Chine).

Étant donné l'importance stratégique du détroit de Kanmon, le port a été le théâtre de plusieurs batailles et de nombreuses querelles politiques pour le contrôle de cette voie d'eau vitale. Quelque sept siècles après Dan-no-Ura, Shimonoseki était un bastion du puissant clan Chôshû. C'était juste avant la restauration Meiji et le changement était dans l'air partout au Japon, après 200 ans d'isolement du reste du monde (voir pp. 4-11).



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Alignement de canons le long du front de mer dans le parc Mimosusogawa.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le sanctuaire Akama est dédié à l'esprit de l'empereur enfant Antoku.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

A Shimonoseki, impossible de passer à côté du fugu*, emblème de la cité portuaire qui fut la première à pouvoir le pêcher et le commercialiser.*

Cependant, certains samouraïs étaient irrités par l'implication croissante des nations occidentales dans les affaires japonaises, et les hommes de Chôshû, stimulés par le cri *"Expulsez les barbares"*, décidèrent de s'attaquer eux-mêmes à ce problème. Ils ouvrirent le feu sur des navires néerlandais, français et américains dans le détroit de Kanmon, bloquant ainsi le passage. Cela entraîna le bombardement de Shimonoseki par des bâtiments britanniques, français et néerlandais en 1864, mettant ainsi fin au blocus de Chôshû.

Le long du front de mer dans le parc Mimosusogawa, vous trouverez des répliques des canons de mer utilisés lors de cette passe d'armes. Pour un prix modique, vous pouvez même "tirer" vous-même avec ces canons. En fait, il ne s'agit que de fumée et d'effets sonores, mais c'est tout de même impressionnant.

En 1895, Shimonoseki se retrouva à nouveau au centre d'un événement historique, en donnant son nom au traité qui mit un terme à la première guerre entre le Japon et la Chine, avec la victoire du Japon. En vertu de ce document, la Chine fut obligée de céder au Japon Taïwan, les îles Pescadores dans le détroit de Taïwan et la péninsule de Liaodong, en Mandchourie du Sud.

Après 1868, autre signe de son importance stratégique internationale, Shimonoseki fut l'une des premières villes à être autorisée à entreprendre un commerce limité avec les nations étrangères. En juillet 1899, un décret impérial fit de la cité un port ouvert pour un commerce limité avec les États-Unis et le Royaume-Uni.

L'architecture opulente de bâtiments tels que l'ancien consulat britannique ou la grandiose

gare de Mojikô, située de l'autre côté du détroit à Kyûshû, témoigne du statut privilégié de la région à l'époque. C'est la seule gare japonaise (hormis le bâtiment Marunouchi de la gare de Tôkyô) à avoir été désignée comme un bien culturel national important. La gare de Mojikô a été construite dans le style Renaissance, sur le modèle de la gare de Termini en Italie. Encore plus loin dans le temps, pour avoir un aperçu du Japon de l'ère Edo (1603-1868), vous pouvez vous promener dans la ville du château de Chôfu, entourée de maisons de samouraïs, de murs en terre et du temple Kôzan-ji, un trésor national.
Mais si vous visitez la ville aujourd'hui, vous trouverez bien plus que l'histoire pour stimuler votre imagination. Entourée par la mer sur trois côtés, Shimonoseki est une zone idéale pour la pêche. La ville est notamment connue comme la capitale japonaise du poisson-globe, ou *fugu*. Ce dernier est considéré comme une délicatesse exquise au Japon. Il est également connu pour être très toxique s'il n'est pas préparé correctement. En fait, la consommation de *fugu* fut interdite au XVIe siècle. Plus tard, Shimonoseki devint la première ville du Japon autorisée à pêcher et à manger à nouveau ce poisson, grâce à un ordre de Itô Hirobumi, le premier Premier ministre japonais. Il était originaire de la préfecture de Yamaguchi, où se trouve Shimonoseki.
Heureusement, les chefs experts d'aujourd'hui veillent à ce que vous puissiez déguster votre *fugu* en toute sécurité. Les restaurants spécialisés abondent dans la ville et de nombreux étals du marché de Karato, tout près du sanctuaire d'Akama, sont spécialisés dans ce poisson. Karato distribue 80 % du *fugu* du Japon. Pour voir des poissons-globe vivants, visitez l'aquarium de Kaikyôkan, considéré comme l'un des plus intéressants du Japon. Vous y trouverez plus de 100 espèces de *fugu*, ainsi que des pingouins, des dauphins et des otaries.
L'emplacement unique de Shimonoseki permet d'admirer de superbes vues, si vous savez où aller. Tout d'abord, dirigez-vous vers la tour Kaikyô Yume de 153 mètres, construite en 1996. Du sommet, vous serez accueilli par de splendides panoramas de la ville, du détroit et, juste de l'autre côté de la mer, de Fukuoka, la porte de Kyûshû. Une promenade de 10 minutes vers le nord depuis le parc Mimosusogawa en montant une petite colline mène à la station de téléphérique du parc Hinoyama, où vous pouvez monter dans une cabine pour atteindre le sommet à 268 mètres. C'est à la nuit tombée que le spectacle est le plus saisissant. Les vues spectaculaires contribuent à faire du parc Hinoyama l'un des endroits les plus appréciés de la ville pour *hanami* (voir *Zoom Japon* n°79, avril 2018) au moment de la floraison des cerisiers (fin mars - début avril).
Parmi les autres attractions, citons l'élégant pont Kannon qui relie Shimonoseki à Fukuoka. Si vous n'avez pas envie de conduire, vous pouvez aussi vous y rendre à pied – le long du fond marin – en empruntant le tunnel piétonnier de Kanmon, long de 780 mètres.
La plus étonnante de toutes les merveilles futuristes de Shimonoseki est le pont de Tsunoshima, un pont de 1780 mètres qui vous transporte à travers les eaux turquoises étincelantes de la mer jusqu'à la petite île de Tsunoshima. Les attractions de l'île comprennent deux plages de sable blanc, et un charmant phare, datant de 1876. L'endroit est particulièrement apprécié des couples. Vous pouvez même monter à l'intérieur du phare, si l'étroit escalier en spirale ne vous donne pas trop le vertige. La récompense au sommet est une autre merveilleuse et superbe vue à 360 degrés.
Après votre promenade enivrante à travers les vicissitudes de l'histoire japonaise à Shimonoseki, la tranquillité de Tsunoshima est une façon idyllique de se détendre et de renouer avec le côté naturel du Japon.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le Kôzan-ji a été désigné trésor national. Il a été fondé en 1327.

Steve John Powell
& Angeles Marin Cabell

Pour s'y rendre

Le plus simple est d'emprunter le train à grande vitesse au départ d'Ôsaka (gare de Shin-Ôsaka) et de Tôkyô. il faut compter environ 5 heures depuis Tokyo, ou environ 2 heures et demie depuis Ôsaka pour atteindre Shimonoseki (gare de Shin-Shimonoseki).

ZOOM JAPON

ZOOM Japon est publié par
les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei
Gabriel Bernard
Koga Ritsuko
Eric Rechsteiner
Jean Derome
Gianni Simone
Alban Devaux
Sekiguchi Ryôko
Steve John Powell
Angeles Marin Cabell
Maeda Haruyo
Takachi Yoshiyuki
Kashio Gaku
Etori Shoko
Taniguchi Takako
Masuko Miho
Marie-Amélie Pringuey
Marie Varéon (maquette)





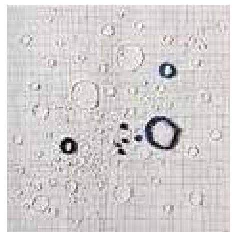
Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

ZOOM ANNONCES



événements

LIGNES & FIBRES
Catherine BERNIS et
Marie-Noëlle FONTAN
Du 17 mars au 9 avril 2022



©Catherine BERNIS



©Marie-Noëlle FONTAN

REGARDE
Anne SLACIK
Du 21 avril au 14 mai 2022



©Anne SLACIK

Galerie Papiers d'Art
30, rue Pastourelle 75003 Paris
contact@papiersdart.com
gratuit, sans réservation du mardi au samedi 12h à 19h

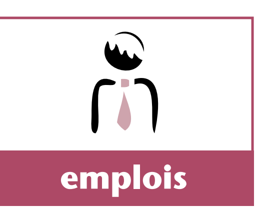
• **JAPAN ART FESTIVAL 2022 IN PARIS** Exposition d'œuvres d'art d'artistes japonais(es) et d'artistes parisiens(es), Calligraphies, Photographies, Peintures à l'huile, Peintures acryliques, Peintures Nihonga, Peintures à l'encre monochrome, Aquarelles, Haiku, Tanka, Sculptures artisanales et autres.



Du 24 au 26 avril 2022, 11h à 19h, le 25 avril, 11h à 17h.
Musique live : Taiko Performance de tambours japonais percussioniste TAKUYA Le dimanche 24 avril 2022, 15h/16h/17h.
taiko-ist-takuya.jp/en/top-en
Halle des blancs manteaux
48 Rue Vieille du Temple, 75004 Paris
ENTRÉE GRATUITE

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur https://toulousesakeclub.com



emplois



KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2ème arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, izakaya, cuisine [illegible] à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers. Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé. Envoyez votre CV à [illegible]

• **Aki Boulangerie recrute** un(e) pâtissier(e) et un(e) boulanger(e) avec expérience pour intégrer notre équipe. Veuillez envoyer votre CV et lettre de motivation Ã l'adresse contact@akiparis.fr

cours

• **Stage intensif de japonais grand débutant (A1) 50h** Du 26/04 au 27/07/2022 : les mar. et jeu. de 19h à 21h. Inscription sur www.espacejapon.com

• **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

Tarifs des annonces
(pour 100 caractères)

Emploi	50€tcc
Evènment	45€ttc
Cours	40€ttc

https://zoomjapon.info/annonces/



DU 14 AU 17 JUILLET 2022
PARC DES EXPOSITIONS
PARIS-NORD VILLEPINTE
ジャパンエキスポ
Japan Expo
21e IMPACT
LE RENDEZ-VOUS DE LA
POP CULTURE JAPONAISE
EST DE RETOUR !
L'ACTUALITÉ ET LES TICKETS SONT SUR
www.japan-expo-paris.com
#japanexpo
BIEN-ÊTRE JEUX VIDÉO VOYAGE DANSE
CULTURE WEB TOURISME ARTS MARTIAUX
ARTISTES SHOWCASE PROJECTION CRÉATION JEU HIGH TECH MANGA ÉDITEUR
ANIME RENCONTRES CULTURE CONFÉRENCE
COSPLAY DÉDICACES JAPON SPECTACLES CONCERT MUSI
TRADITIONS GASTRONOMIE MODE
BILLETTERIE OUVERTE
GRATUIT -8 ANS
LES TICKETS SONT EN VENTE SUR PLACE ET EN PRÉVENTE SUR WWW.JAPAN-EXPO-PARIS.COM ET DANS LES RÉSEAUX HABITUELS
FRANCEBILLET : Fnac - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.francebillet.com
TICKETMASTER : www.ticketmaster.fr - Auchan - Carrefour - Cora - Cultura - E.Leclerc
fnac
AnimeLand
ZOOM JAPON
MANGAS

NHK WORLD JAPAN

A Cat's-Eye View of Japan

Photographe animalier et cinéaste globe-trotter, Iwago Mitsuaki offre le meilleur de ses prises de vues de chats au Japon. Le temps d'un voyage unique, partez à la découverte des charmes secrets de l'archipel à travers le regard des chats !

Les dimanches

A 5h55, 11h55, 19h55 et 22h55

Vidéo à la demande

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264



